

## Jules Vallès et l'enseignement

Hi Sook Hwang

Lectures—Montaigne, Vallès, Larbaud, Ollier, Tournier

Volume 24, Number 3, hiver 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/035760ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/035760ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Hwang, H. S. (1988). Jules Vallès et l'enseignement. *Études françaises*, 24(3), 41–56. <https://doi.org/10.7202/035760ar>

# Jules Vallès et l'enseignement

HI SOOK HWANG

Nombreuses sont les pages de la trilogie de *Jacques Vingtras* dans lesquelles Jules Vallès trace, par l'entremise du narrateur-héros, des images de l'enseignement (surtout celui des collèges) de son époque. Il en parle également dans des œuvres telles que les *Souvenirs d'un étudiant pauvre* et le *Candidat des pauvres*, ainsi que dans des articles écrits pour les journaux. Fils de professeur, il fit la plus grande partie de ses études secondaires dans les écoles où enseignait son père. Ce dernier fut maître d'étude au collège du Puy et au Collège Royal de Saint-Étienne, puis il devint professeur agrégé au Collège de Nantes. Après cette ville, le jeune Vallès alla s'installer seul à Paris pour suivre les cours du lycée Bonaparte. Bien que Vallès n'ait pas connu l'école primaire, sa vision des collèges et écoles où il a étudié ou travaillé, les programmes d'étude ainsi que le personnel des écoles qu'il a rencontré constituent, par la manière dont il les présente, un témoignage éloquent sur son époque. C'est ce témoignage que nous nous proposons d'étudier. Nous ferons aussi quelque peu appel à celui d'auteurs contemporains de Vallès, beaucoup plus pour situer ce dernier que pour établir une comparaison qui nous éloignerait par trop de lui. Nous chercherons ensuite ce que Vallès propose pour réformer l'enseignement et essaierons enfin de définir le sens profond de l'enseignement dans l'œuvre de l'auteur.

## LES ÉCOLES

Le collège est fréquemment le cadre de *L'Enfant*, mais Vallès ne dépeint guère en détail l'aspect physique des lieux, car il préfère s'attarder sur les personnages et plus particulièrement sur les impressions du héros. Plus qu'une description du collège, c'est surtout ses sentiments qu'il nous livre dans certains mots-clés. Tout d'abord, le collège donne «sur une rue obscure, comme toutes les prisons». Le héros soupire tristement: «...je vais m'enfermer là-dedans jusqu'à huit heures<sup>1</sup>.» En 1882, Vallès dira: «Le lycée, encore une bastille à raser<sup>2</sup>.» À cette image de prison, fort bien soulignée par Bellet dans «L'Image de l'école chez Jules Vallès<sup>3</sup>», il faut ajouter celles de l'obscurité et de l'insalubrité: «cour noire», «long corridor, escalier obscur, des murailles sales», «une carte de géographie qui a la jaunisse». C'est un endroit qui «moisit, sue l'encre» et d'où émane une «odeur de vieux», un air «empesté» par les latrines. Cette atmosphère contraignante et malsaine affecte ainsi ceux qui la connaissent: «Les gens qui entrent, et ceux qui sortent, éteignent leur regard, leur voix, leur pas, pour ne pas blesser la discipline, troubler le silence, déranger l'étude<sup>4</sup>.»

Les élèves passent ainsi dix ans d'une vie réglementée par les règles de l'internat. Ils se couchent et se lèvent «au son du tambour» et enfin prennent «le pli des apprentis de séminaires [...] le goût et le masque de l'hypocrisie [...] le regard louche, des habitudes d'espion [...] un esprit de discipline et de disciplinés<sup>5</sup>». La caserne et le couvent, voilà ce qui se rapproche le plus de la prison, car les êtres doivent se plier à des contraintes qui étouffent la liberté et l'individualisme, aspirations fondamentales du personnage vallésien. Dans une atmosphère si rigide et si malsaine, la méchanceté règne. Les fils des gens influents sont insolents avec les pions et brutalisent les enfants mal vêtus ou faibles. Même le lampiste, «vêtu d'une veste grise comme celle des prisonniers» maltraite Jacques, car le père de ce dernier n'est qu'un pauvre répétiteur peu aimé. Chacun de ces détenus semble vouloir se venger de sa condition sur un de ceux qui la partagent.

Fils de «galérien», Jacques se laisse brimer au collège pour ne pas causer de tort à son père! Lui qui se vante de n'avoir jamais «*cané* quand il fallait se battre» a peur dans cette atmosphère sans merci. Ce décor sape sa vitalité et fait de lui une sorte de malade qui souffre en silence.

1. Jules Vallès, *Œuvres complètes*, éd. Scheler et Bancquart, Paris, Livre Club Diderot, 1969, *L'Enfant*, I, p. 786.

2. Vallès, «Les Lycées», dans *Le Tableau de Paris*, *ibid.*, III, p. 838.

3. Voir l'article de Roger Bellet, «Image de l'école chez Jules Vallès», *Revue des sciences humaines*, vol. 174, 1979, p. 37-59.

4. *L'Enfant*, p. 786.

5. *Le Tableau de Paris*, p. 835.

L'environnement est très important dans l'œuvre de Vallès. C'est ce qui détermine l'état d'âme et les traits de caractère des personnages. Le collège est ici un milieu qui emprisonne l'homme et lui empoisonne l'âme.

L'aspect régimenté de la vie des collégiens est également illustré par le témoignage de certains écrivains contemporains de Vallès. Jules Michelet, par exemple, s'élève contre la discipline trop sévère des collèges. Il pense qu'on lui attribue plus d'importance qu'à l'enseignement. Selon lui, les classes sont trop longues et contraignent les enfants à rester inactifs trop longtemps. Dans une ambiance si répressive, «Le professeur est accablé, écrasé d'une surveillance si difficile. Elle n'est efficace que par une sévérité excessive<sup>6</sup>.»

Dans *Louis Lambert*, Balzac remarque le côté monastique du collège de Vendôme, dont les enceintes séparent les élèves du monde. Une fois entrés dans ce lieu «d'une insupportable puanteur», ils n'en sortent qu'à la fin de leurs études. C'est une institution moitié militaire, moitié religieuse : «Inspections de tenue, confessions de péchés [...] tout avait été calculé pour donner [...] les avantages de la discipline conventuelle.» Balzac se souvient aussi du «correcteur» qui battait avec la classique férule de cuir. L'ambiance de l'école est celle d'un combat constant :

Il existe une lutte continuelle entre les maîtres et les écoliers, lutte sans trêve à laquelle rien n'est comparable dans la société, si ce n'est le combat de l'Opposition contre le Ministère dans un gouvernement représentatif<sup>7</sup>.

Ernest Renan souligne également le climat répressif qui caractérisait le collège de Tréguier et la terreur causée par les sermons des prêtres. Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, il note : «L'internat me tuait [...] Je n'étais pas le seul à souffrir. M. Dupanloup n'avait pas calculé toutes les conséquences de ce qu'il faisait<sup>8</sup>.»

Vallès nous présente également de petites écoles privées où les enfants reçoivent les bases de l'éducation. Les bahuts, collèges privés, étant réservés aux professeurs qualifiés ayant refusé de prêter serment à l'État, un simple bachelier comme Jacques ne peut pas aller très loin. Il lui faut d'abord passer par un placeur, M. Fidèle. Dans l'antichambre de cet homme, il

6. Jules Michelet, *Nos fils*, présentation de Françoise Puts, Collection Ressources, Paris-Genève : Slatkine Reprints, 1980, p. 286.

7. Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*, Paris : L. Conard, 1927, *Louis Lambert*, XXXI, p. 73.

8. Ernest Renan, *Œuvres complètes*, Paris : Calmann-Lévy, 1947, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, II, p. 808.

rencontre d'autres bacheliers aux souliers troués et aux pantalons «repeints à l'encre», qui attendent leur tour et espèrent une place. Le silence qui y règne fait penser à un «couloir de préfecture», au «cabinet du commissaire» ou au «corridor où l'on attend le juge d'instruction comme témoin ou comme accusé<sup>9</sup>». Jacques trouve une place comme externe à la pension Entétard. Il est mal nourri et, à la fin du mois, il doit faire face à une fausse accusation de tentative de viol. On lui a joué ce tour pour ne pas payer ses appointements!

Autre place dans un externat: la pension Benoizet, où il s'agit d'apprendre aux enfants de six ans: «BA, BE, BI, BO, BU» et à faire des bâtons. L'odeur des petits le suffoque. M. Benoizet le congédie, car il ne veut pas de «gens que l'odeur des enfants dégoûte<sup>10</sup>». Il ajoute qu'il fait peur aux enfants et qu'il est trop vieux.

Dans ces petites écoles privées, l'atmosphère n'est donc guère plus agréable que dans les collèges d'État, car on doit y endurer la malhonnêteté, la misère et la saleté. Notons en passant les termes utilisés pour décrire la salle d'attente du plaçant: ce sont encore des images qui suggèrent les rigueurs de la Justice. Cette pièce donne sur une autre prison, une vie d'homme diminué.

## LES ÉTUDES

En quoi consistent les études des jeunes? Beaucoup d'humanité et peu de sciences. Vallès mentionne l'histoire, la littérature, la philosophie, la grammaire, la rhétorique, les mathématiques, le français, le latin et le grec. Il était généralement admis que les études classiques fussent réservées à l'élite des élèves. Dans les *Souvenirs d'un étudiant pauvre* Vallès se rappelle:

Il était de mode, au lycée, de mépriser les chiffres quand on était une espérance ou une gloire de la classe des lettres. Ce n'est pas moi qui avais eu cette vanité. Les professeurs en latin, grec, narration et discours nous l'imposaient<sup>11</sup>.

Vallès avoue son «ignorance scandaleuse en arithmétique et géométrie» et l'attribue à un système qui préfère l'abstrait aux démonstrations pratiques, comme s'il s'agissait de s'abaisser à un niveau réservé aux gens inférieurs. Cette attitude rappelle celle des aristocrates français de l'époque de Vallès (et surtout des siècles précédents) devant le travail.

9. Vallès, *Le Bachelier*, *ibid.*, II, p. 181.

10. *Ibid.*, p. 184.

11. Vallès, *Souvenirs d'un étudiant pauvre*, *ibid.*, II, p. 944.

Jacques Vingtras est incapable d'établir un rapport entre la réalité qu'il connaît et celle qui est présentée dans les livres. Ainsi, les roucoulements des pigeons qu'il entend de son taudis ne sont pour lui qu'un symbole de misère, alors que «la colombe était l'oiseau des voluptés»<sup>12</sup> dans la littérature. Autre exemple : un incendie est un acte criminel, pourtant les livres sur Rome et Sparte sont «pleins d'incendies» et ceux-ci sont «salués comme des aurores par les généraux triomphants...»<sup>13</sup>

Non seulement les élèves doivent réfléchir à des sujets abstraits tels que l'existence de Dieu ou les facultés de l'âme, mais ils doivent écrire en se mettant dans la peau de personnages dont le rang et l'époque leur sont totalement étrangers. Ce sont toujours des généraux, des rois ou des reines. De plus, on n'encourage pas à réfléchir, mais à apprendre tout par cœur. Le petit Jacques, qui est premier en récitation classique et débit, décrit ainsi les résultats de cette technique pédagogique : «Ma mémoire prend ça comme mon nez prend l'eau, et je renifle des chants entiers de l'*Illiade* et des chœurs d'Eschyle, du Virgile et du Bossuet, — mais ça part comme c'est venu»<sup>14</sup>.

Les études classiques sont fondées sur l'imitation aux dépens de la créativité. Jacques Vingtras réussit par «le retapage et le rassembleage». Lorsqu'il vole des épithètes dans l'*Alexandre*, son professeur lui affirme qu'on est au collège «pour mâcher et remâcher ce qui a été mâché par les autres»<sup>15</sup>. La culture française est fortement marquée par la vénération des anciens et Vallès est résolument contre cette attitude : les «doctrinaires» [...] «déclarent indispensable la religion de l'antiquité. Ils figent la pensée dans un moule [...] Ils arrêtent l'essor de l'idée nouvelle dans des têtes qu'on a bourrées de mots d'un autre âge, de connaissances d'un autre monde»<sup>16</sup>.

Dans un tel système, les élèves étudient pour gagner un prix ou obtenir un diplôme, et non pas par désir d'apprendre. Ils y arrivent par n'importe quel moyen.

...toutes ces épreuves ne signifient rien, que le candidat quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, a étudié en l'air, qu'il ne sait plus, au bout de trois semaines, ce qu'il avait appris uniquement pour son examen<sup>17</sup>.

On peut aussi étudier les «manies» des examinateurs et s'efforcer d'«apprendre ce que l'Université demande à ceux qu'elle veut grader»<sup>18</sup>. Certains élèves ont recours aux services

12. Vallès, *L'Insurgé*, *ibid.*, II, p. 372.

13. *Ibid.*, p. 567.

14. *L'Enfant*, p. 973.

15. *Ibid.*, p. 971.

16. *Le Talbeau de Paris*, p. 837-838.

17. Vallès, *Souvenirs d'un étudiant pauvre*, *ibid.*, II, p. 988.

18. Vallès, *Le Candidat des pauvres*, *ibid.*, II, p. 894.

d'un passeur, personne qui se présente à un examen à la place d'un autre. Bien qu'il ait eu du mal à obtenir son baccalauréat, Vallès évite cette solution afin de ne pas «deshonorer la toge paternelle». Il ajoute :

...j'en sais de belles sur quelques illustrations de provinces et même quelques notoriétés de Paris, qui s'adressèrent à des passeurs, non seulement pour le bachot, entendez-vous, mais pour l'École de Droit, pour l'École de Pharmacie. [...] Des fils de riches ont voyagé pendant des années, tandis qu'un individu, sous leur nom, ramassait les grades à Paris<sup>19</sup>.

Vallès est pour l'abolition de tous les diplômes. Ceux-ci n'ont qu'un avantage : «Dès qu'on est gradé, les lycées ou les bahuts vous payent pour enseigner ces sottises, puisqu'ils les font pour le bachot<sup>20</sup>.» Les diplômes servent donc à perpétuer des études «latinassières et grécailleuses». Le journaliste-romancier les voit comme un simple passeport permettant d'entrer dans les professions libérales. Ils ne constituent pas, à ses yeux, une ouverture sur le monde, mais plutôt un moyen de contrôler l'homme, ce qui explique son désir de les supprimer. Cette attitude radicale est typiquement vallésienne, et ne peut étonner, de la part d'un auteur qui accueillit la Commune avec tant d'enthousiasme.

Vallès n'est certes pas le seul à critiquer sévèrement l'enseignement de son temps. Daudet, par exemple, voit le collège comme un endroit où l'on «bourre la tête de grec et de latin<sup>21</sup>». Renan se rappelle avoir fait beaucoup de vers latins et aucune poésie française; ni études d'histoire et de sciences naturelles au collège de Tréguier<sup>22</sup>. Cette primauté du latin sur le reste est chose admise à l'époque. Ainsi, Mgr Dupanloup en parle en des termes qui s'opposent à l'opinion de Vallès :

Les enfants ne pensent, n'imaginent, ne sentent, n'écrivent jamais plus vigoureusement qu'en latin, et qui plus est, en vers latin. En français, ils sont presque toujours communs, vulgaires...<sup>23</sup>

Comme Vallès, Michel Bréal voit dans les études classiques «une maladie intellectuelle qui consiste à se payer de mots, à s'enfermer dans un rôle et à tirer de sa tête des passions qu'on ne ressent point<sup>24</sup>». De son côté, Ernest Lavisse écrit :

19. *Souvenirs d'un étudiant pauvre*, p. 988.

20. *Le Candidat des pauvres*, p. 866.

21. Alphonse Daudet, *Le Petit Chose*, Paris : Charpentier, 1922, p. 20.

22. Renan, p. 732.

23. Mgr Dupanloup cité par Antoine Prost dans *L'Enseignement en France 1800-1967*, Paris : Armand Colin, 1968, p. 65.

24. M. Bréal cité par Prost, p. 53.

Nous vécûmes hors de la nature, comme hors de l'histoire. Je me rappelle de lamentables explications de Virgile dont je n'ai senti que bien longtemps après la beauté<sup>25</sup>.

Par contre, Michelet, qui est pourtant un des maîtres à penser de Vallès, souligne la nécessité des études classiques, car les anciens sont «plus proches des origines de l'humanité, ou du moins de la civilisation occidentale» et ont «sur le peuple français, leur héritier, la supériorité de la jeunesse : l'élan, la vigueur, l'innocence<sup>26</sup>». Cette idée est diamétralement opposée aux conceptions de Vallès.

## LES ENSEIGNANTS

La hiérarchie caractérise le corps enseignant et le divise en plusieurs niveaux, chacun essayant d'affirmer sa supériorité sur un autre : maîtres d'étude, professeurs agrégés de province ou de Paris, docteurs ès lettres de province et de Paris, et normaliens. La condition sociale des pions (appelés aussi maîtres d'étude ou répétiteurs) est misérable s'ils ont une famille à nourrir. Louis Vallez (Antoine Vingtras dans la trilogie) fut répétiteur au Puy et à Saint-Étienne et Jules Vallès tint les mêmes fonctions au Collège de Caen. Antoine haïssait les conditions dans lesquelles il travaillait et était détesté de ses élèves pour sa discipline trop stricte. N'étant pas d'une nature téméraire, il préférait se plier en souffrant plutôt que de changer son destin.

Vallès nous présente des pions comme M. Chaillu, à Bonaparte, qui laissent flâner les élèves librement, car «il n'a pas la foi<sup>27</sup>» dans le système. Il y en a d'autres qui sont plus sévères, comme M. Doizy, et qui imposent des retenues, le cachot et des pensums. Eux-mêmes sont persécutés par leurs supérieurs. Jacques Vingtras résume ainsi la profession qu'il cherche à éviter : «Coucher au dortoir, subir le proviseur, martyriser à mon tour les élèves, pour qu'ils ne me martyrisent pas<sup>28</sup> !»

Parmi les pions, il y a des jeunes sans expérience et des vieux qui sont «plus bêtes que des sergents de chambrée». Ils doivent être soumis comme «des chiens couchants» ; c'est ainsi que les appelle le père Machar. Ce sont «presque tous des fils de campagnards qui ont fait leurs classes comme boursiers au séminaire ou dans un petit collège ; ils ont passé leur baccalauréat cahin-caha, et ils rêvent de devenir professeurs de septième

25. Ernest Lavisse cité par Prost, p. 63.

26. Michelet cité par Paul Viallaneix dans *La Voie royale*, Paris : Flammarion, 1971, p. 118.

27. *L'Enfant*, p. 990.

28. *Le Bachelier*, p. 186.



me dans un lycée ou régents de rhétorique dans un collège communal<sup>29</sup>».

Las de lutter contre la misère, Jacques Vingtras endossera la redingote des soumis, celle de son père décédé, et deviendra pion à Caen, mais sa barbe et son pas assuré feront de lui une menace pour le proviseur. On complotera contre lui et il sera renvoyé.

Les professeurs vivent pauvrement : dans *L'Enfant*, on voit le père de Jacques apporter «une petite côtelette panée» à son fils dans un cahier de thèmes. Il l'a chipée à la cantine sur le conseil de sa femme pour économiser le coût d'un repas. Intelligent et studieux, il commence sa carrière d'une manière prometteuse, remportant des prix enviabiles. Mais son avancement est lent à cause de ses origines paysannes. Humilié par ses supérieurs et ses collègues, détesté de ses élèves, il finit par mourir à l'âge de quarante-neuf ans, trop tôt pour assurer la pension à sa femme.

Autre portrait de professeur : Turfin, du collège de Saint-Étienne. C'est un normalien qui a des relations. Alors, il affiche sa supériorité en montrant du mépris pour les pauvres. Il a une obsession : être le premier en tout. Quant au professeur Eugène Talbot, du lycée de Nantes, il a peu de respect pour ses collègues provinciaux, car il vient de Paris.

Parisiens et provinciaux, normaliens et agrégés, tous vivent dans la méfiance et le mépris. Vallès observe qu'il y a «en eux ce levain de fiel et de chagrin qui fermente chez les universitaires constamment jaloux, peureux, espionnés<sup>30</sup>». D'autre part, les professeurs qu'il nous présente semblent être entièrement dominés par leur métier, leurs théories — si futiles soient-elles — et les matières qu'ils enseignent, au point de devenir ridicules ou inhumains. Ainsi, le professeur Béliben aime «prouver l'existence de Dieu» avec «des petits morceaux de bois et des haricots<sup>31</sup>». Il les répand sur la table «comme pour une réussite» en prenant à témoins de braves paysans illettrés. Quant à M. Chalmat, il croit qu'il y a huit facultés de l'âme et a la générosité de confier sa découverte à son ami M. Vingtras : Jacques utilise cette précieuse découverte et échoue au baccalauréat, car les examinateurs ne connaissent à l'âme que sept facultés.

Autre professeur, M. Bergougnard est fier d'une conduite gouvernée par la raison et non par les sentiments, tout comme les anciens qu'il admire tant. Il martyrise ses enfants au point d'en faire mourir sa fille. Le fils d'Albert Lemoine, professeur de philosophie, se pend à l'âge de quinze ans. Vallès attribue

29. *Le Candidat*, p. 864.

30. *L'Insurgé*, p. 369.

31. *L'Enfant*, p. 790.

cet acte à la «sagesse» du père et explique ainsi la sécheresse de cœur des enseignants :

...ce qu'on enseigne entre peu à peu dans le sang. On enseigne que les enfants spartiates se laissaient manger le ventre par des renards sans pleurer. On en arrive à battre son fils pour l'exercer à la douleur et voir s'il est courageux<sup>32</sup> !

Les proviseurs semblent avoir tous les pouvoirs sur les professeurs et les pions : «Le lycée est un ramassis de gens qui tremblent devant l'autorité du proviseur, comme un *Conseil des Dix*<sup>33</sup>», explique Vallès. Au lycée, on vit à la merci de cet homme. C'est ce qu'exprime Jacques Vingtras devant le cadavre de son père :

Pauvre universitaire ! Un proviseur ou un principal tenait au bout de son doigt le pain, presque l'honneur de la famille. Une note d'un de ces cuistres irrités pouvait rester comme une tache à notre honneur dans les bureaux du personnel<sup>34</sup>.

Pourtant, parmi les proviseurs, il y en a même qui, en tant que professeurs, ont connu la disgrâce. Par exemple, Hennequin, proviseur au lycée du Puy et auteur d'ouvrages pédagogiques ainsi que des *Vacances d'Oscar*.

Le sort des professeurs d'université n'est guère différent de celui de leurs collègues des lycées. Vallès nous donne l'exemple d'Edmond Arnould, professeur en Sorbonne et esprit libéral. Ses collègues, jaloux de son avancement rapide, essaient «de le faire trébucher<sup>35</sup>». En province il sera un disgracié alors qu'il est considéré comme un intrus à Paris.

Quel est le sort des grands professeurs comme Sainte-Beuve et Michelet ? Vallès rend hommage à l'indépendance d'esprit de Sainte-Beuve. Ce dernier a pourtant perdu sa chaire à cause du vacarme fait à ses cours par des jeunes dont Vallès faisait partie. Plus tard, Sainte-Beuve remerciera ce dernier, car sans cet incident, il aurait vécu une vie des plus monotones :

Qu'aurais-je fait ? J'aurais passé de Virgile à Horace, je serais revenu d'Horace à Virgile, je me serais doucement bercé dans les études de l'antiquité<sup>36</sup>.

Vallès a assisté aux cours d'histoire donnés par Jules Michelet au Collège de France. Pour lui, c'est «un des pères de

32. *Le Candidat*, p. 836.

33. *Ibid.*, p. 871.

34. *Ibid.*, p. 836.

35. *Ibid.*, p. 900.

36. Vallès, article paru, sous le titre «Paris», dans *L'Événement* du 23 février 1866 cité par Roger Bellet dans *Littérature et Révolution*, Paris : Les Éditions Français Réunis, 1969, p. 237.

la grande école nouvelle<sup>37</sup>». Il admire ses Précis et ses Histoires qui sont si clairs et chauds, tout en percevant parfois chez cet orateur «la voix de tête»<sup>38</sup> plutôt que celle du cœur. Michelet, brillant produit de l'université, se voit destitué au sommet de sa carrière à cause de son esprit libéral.

En somme, le métier de professeur que Vallès nous présente est une profession sans attrait. Privé de liberté de parole et de conduite, il encourage la lâcheté et la résignation au lieu de la créativité et de l'action. Ainsi, F. Sarcey écrit :

Rien ne crétinise comme l'enseignement. Il me semble que de cinq ans en cinq ans, on devrait accorder un congé de dix-huit mois aux professeurs, ce serait le seul moyen de les sauver de la décadence<sup>39</sup>.

Si l'on cherche à découvrir ce que Michelet pense des professeurs, on se rend compte que l'image qu'il en donne est fort différente de celle de Vallès. Pour lui, le corps enseignant reste «le seul gardien du principe de 89, du dogme de justice<sup>40</sup>». Ayant de son côté «l'honnêteté et la science», l'université est «la vraie force moderne». Dans *Nos fils*, il vante les qualités des professeurs qu'il a côtoyés à Sainte-Barbe, où il enseigna l'histoire pendant quelques années : le bon M. Mablins, linguiste «supérieur» et M. Labrouste. L'un et l'autre sont sereins, calmes, purs, parfaits, modestes, doux et pacifiques. Il faut noter pourtant que Michelet, étudiant brillant, obtint son doctorat en deux ans et enseigna plus de vingt ans dans des institutions d'élite.

Voyons maintenant quelle image Alphonse Daudet nous donne des professeurs dans *le Petit Chose*. Le héros, Daniel Eyssette, décrit ainsi l'accueil que lui vaut la blouse qu'il porte en raison de sa pauvreté : «Le professeur fit la grimace et tout de suite me prit en aversion.» Cet homme le surnomme avec mépris le «petit Chose». Dans ce collège de Sarlande, petite ville des Cévennes, le jeune homme vit dans un climat d'«antipathie universelle». Le règlement régissant la vie d'un maître d'études est un «véritable traité» : «Devoirs du maître d'études envers ses supérieurs [...] envers ses collègues [...] envers les élèves». «Tous les cas y étaient prévus, [...] tous les détails de la vie des maîtres y étaient consignés<sup>41</sup>...» L'atmosphère est militaire et punitive. Eyssette se voit réprimandé par le principal pour avoir raconté des histoires en manière de récompense à des classes sages. Les élèves, dès qu'ils atteignent un certain âge, deviennent aussi cruels que les professeurs : le jeune

37. *Ibid.*, p. 419.

38. *Le Bachelier*, p. 61.

39. F. Sarcey cité par A. Prost, p. 85.

40. Michelet, p. 269.

41. Daudet, p. 54.

homme a affaire à une cinquantaine de «méchants drôles, montagnards joufflus de douze à quatorze ans, fils de métayers enrichis, que leurs parents envoient au collège pour en faire de petits bourgeois<sup>42</sup>...» Il ajoute : «Grossiers, insolents, orgueilleux, ils me haïrent tout de suite, sans me connaître.» Sa vie devient «une guerre acharnée, sans trêve, de tous les instants». Il est finalement chassé du collège pour avoir discipliné le fils insolent du marquis de Boucoyran. Endetté et détesté de certains élèves, Daniel résume ainsi la vie du pion :

C'est si terrible de vivre entouré de malveillance, d'avoir toujours peur, d'être toujours sur le qui-vive, toujours méchant, toujours armé, c'est si terrible de punir — on fait des injustices malgré soi —, si terrible de douter, de voir partout des pièges, de ne pas manger tranquille, de ne pas dormir en repos...<sup>43</sup>

Remarquons que, tout comme Vallès, Daudet note l'atmosphère punitive ainsi que le climat de peur et d'injustice qui règne au collège.

Comment Balzac voit-il le pion de collège ? Avec une indulgence ironique :

Il n'en faut donc pas trop vouloir à un pauvre préfet d'études, peu payé, partant peu sagace, d'être parfois injuste ou de s'emporter. Sans cesse épié par une multitude de regards moqueurs, environné de pièges, il se venge quelquefois des torts qu'il se donne, sur les enfants trop prompts à les apercevoir<sup>44</sup>.

Les professeurs sont d'une sévérité excessive et imposent fréquemment des séjours en «prison» aux élèves tels que Louis Lambert. Quant aux illustres professeurs de Paris, Balzac remarque qu'ils sont mieux instruits que leurs collègues de province, mais que «l'absence d'unité dans les travaux scientifiques annule presque tous les efforts. Ni l'enseignement ni la science n'ont de chef<sup>45</sup>.» Il nous livre une autre opinion que Vallès ne désavouerait sans doute pas :

Si le gouvernement avait une pensée, je le soupçonnerais d'avoir peur des supériorités réelles qui, réveillées, mettraient la société sous le joug d'un pouvoir intelligent. Les nations i raient trop loin trop tôt, les professeurs sont alors chargés de faire des sots<sup>46</sup>.

Ernest Renan reçut une éducation pieuse au collège de Tréguier, où des prêtres d'une moralité irréprochable prê-

42. *Ibid.*, p. 72.

43. *Ibid.*, p. 74.

44. *Louis Lambert*, p. 73.

45. *Ibid.*, p. 118.

46. *Ibid.*

chaient «l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie<sup>47</sup>». C'était un clergé «sérieux, désintéressé, honnête» et des précepteurs spirituels, tous vénérables, mais pas infailibles. Renan se rappelle surtout l'excellent abbé Duchesne qui donnait des leçons particulières de mathématiques pour encourager les élèves doués. Plus tard, au séminaire Saint-Nicolas de Paris, il connaît des maîtres brillants, mais il regrette l'éducation qu'il a reçue au collège de Tréguier : «...mes vieux prêtres de Bretagne savaient bien mieux les mathématiques et le latin que mes nouveaux maîtres, mais ils vivaient dans des catacombes sans lumière et sans air. Ici l'atmosphère du siècle circulait librement<sup>48</sup>...» Dans ce milieu parisien, Renan remarque surtout Mgr Dupanloup, dont la personnalité domine le reste des professeurs. Cet homme illustre encourage particulièrement les élèves de talent à étudier la littérature sans en exclure les auteurs modernes tels que Lamartine, Michelet et Hugo. On remarque que la vision de Renan est fort différente de celle de Vallès. Néanmoins, il s'agit ici d'enseignement donné par des religieux, ce que l'auteur de Jacques Vingtras n'a pas connu.

L'image que Vallès nous a donnée de l'enseignement est, il faut bien l'admettre, particulièrement négative. Se contentait-il d'indiquer les défauts de cette profession sans proposer de solution ? Bien qu'il soit vain de chercher chez lui un programme précis, on peut tout de même relever quelques idées positives dont voici des exemples.

Pour Vallès l'éducation doit être ce qui «enseigne à vivre»<sup>49</sup>, idée d'ailleurs aussi vague que banale et sans grande portée de la part de l'auteur, car celui-ci ne joue jamais les philosophes. Il souhaite surtout que l'instruction fasse des hommes de bons sens et de cœur, tout comme le cordonnier Rouiller de *l'Insurgé*, ministre à l'Instruction publique dans la Commune. Sans éducation, cet homme «a l'intelligence plus nette, l'esprit plus haut, que les savants au teint jaune [...] Il y a dans les feuillets froissés et sales qu'il m'a donnés, tout un plan d'éducation qui renverse par sa sagesse les catéchismes des Académies et des Grands Conseils<sup>50</sup>». On peut toutefois se demander jusqu'à quel point Vallès n'est pas victime d'une admiration naïve et bien peu objective car ledit cordonnier ajoute plus loin : «Avez-vous vu le passage où je demande que

47. Renan, p. 789.

48. *Ibid.*, p. 813.

49. Vallès, *Progrès de Lyon*, le 17 octobre 1864, cité par Roger Bellet dans «Jules Vallès, journaliste au *Progrès de Lyon* et l'*Histoire* (1864-1865)», *Cahiers d'Histoire*, publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble, n° 2, 1964, p. 193.

50. *L'Insurgé*, p. 535.

tous les enfants aient leur chopine dès quinze ans<sup>51</sup> ?» Peut-être nos esprits du vingtième siècle sont-ils choqués par une idée qui était parfaitement normale au siècle dernier. Notons surtout que Vallès souligne la sagesse du personnage, c'est-à-dire son esprit pratique, ce qui, selon lui, manque le plus dans l'enseignement. Il conseille de rendre l'étude des sciences plus concrète :

Les cuistres, eux, obligeaient mon esprit à suivre des explications *dans l'espace*; les gens du Grand Conseil de l'Université ne voulant pas matérialiser la science<sup>52</sup>.

Par dégoût des études classiques ou par souci réel de réformer l'enseignement d'une manière positive, il propose de «bouleverser le système d'éducation qui ne s'adapte plus à la science et fait injure au génie moderne<sup>53</sup>».

Il suggère de remplacer les langues mortes par une étude plus approfondie du français ainsi que par les langues vivantes : «...il est autrement nécessaire de comprendre l'allemand et de savoir l'anglais<sup>54</sup>».

En 1884, il constate que les lycées ne se sont guère adaptés aux exigences des temps modernes, mais il est heureux de la création d'écoles concentrant leur enseignement sur une science pratique et l'apprentissage d'un métier : «L'École centrale et les écoles professionnelles ont mis des outils pour de bon au service de leurs élèves<sup>55</sup>».

Vallès n'a pas été ministre de l'Instruction publique dans le gouvernement de la Commune, comme le prétendait, non sans malice, Edmond de Goncourt<sup>56</sup>, mais il a fait partie de la Commission de l'Enseignement. On pourrait donc s'attendre à ce qu'il ait profité de cette occasion pour mettre sur pied les réformes qu'il souhaitait voir se matérialiser. Apparemment, son influence a été négligeable et, comme le remarque Gaston Gille, «...il y avait assurément, pour les élus de Paris assiégé, des tâches plus urgentes et des besoins moins théoriques<sup>57</sup>». On sait que la commission devait étudier un projet visant à créer un enseignement gratuit, laïque et obligatoire, modifier les programmes des lycées et y distribuer plus de bourses. Ces idées louables furent reprises plus tard par Jules Ferry, mais la Commune ne dura pas suffisamment longtemps pour les concrétiser. Selon Gille,

51. *Ibid.*

52. *Souvenirs*, p. 946.

53. *Ibid.*, p. 933.

54. *Le Candidat*, p. 837.

55. *Souvenirs*, p. 946.

56. Edmond de Goncourt, *Journal*, Paris : Charpentier, 1890, IV, p. 241.

57. Gaston Gille, *Jules Vallès (1832-1885), ses révoltes, sa maîtrise, son prestige*, Genève-Paris : Slatkine, 1981, p. 259.

Vallès fit bien irruption dans quelques bibliothèques, visita quelques théâtres, mais sans mission définie ou sans résultat apparent<sup>58</sup>.

Pour le même critique, le rôle de Vallès dans la Commission de l'enseignement fut surtout «une revanche imprévue et une énorme blague».

Une lettre destinée à Protot, attribuée à Vallès par Richepin, semblerait confirmer cette idée. En voici un passage :

La grammaire étant le plus grand des préjugés, la plus sottise des conventions, la Commune de Paris décrète : Article unique. Liberté de l'orthographe<sup>59</sup>.

En cherchant au-delà des raisons exprimées par l'auteur, on peut se demander quel est le sens profond de l'enseignement avec ses écoles, ses professeurs et son atmosphère particulière. Pour cela, il est important de passer en revue les thèmes que nous avons notés tout en cherchant à définir les images que Vallès nous livre.

Le collège a une atmosphère de prison, de caserne ou de couvent. La liberté physique de l'homme y est restreinte et cette restriction est également présente sur le plan mental. C'est un lieu obscur et malsain qui diminue la vitalité de ceux qui y pénètrent, faisant d'eux des malades et des êtres peureux et mesquins. La liberté de pensée y est également menacée par l'absence de spontanéité et le culte du passé, qui sont de rigueur. À cela ajoutons des préoccupations intellectuelles aussi futiles que dépourvues d'application pratique.

Ces aspects négatifs de l'enseignement nous permettent de mieux cerner la pensée vallésienne, si l'on se rend compte qu'ils sont exactement l'opposé d'une série d'images qui apparaissent çà et là dans l'œuvre de l'auteur : celles de la vie rurale, où l'homme est sain et fort comme les oncles de Jacques Vingtras. Les passages qui témoignent de cette opposition ne manquent pas : en vacances à la campagne, Jacques Vingtras s'écrie :

...j'aime encore mieux l'odeur de Florimond le laboureur que celle de monsieur Sother, le professeur de huitième ; j'aime mieux faire des paquets de foin que lire ma grammaire et rôder dans l'étable que traîner dans l'étude<sup>60</sup>.

Les enfants de paysans se salissent et froissent leurs habits en toute liberté, alors que les fils de professeurs doivent avoir la raideur et la tenue de leurs parents. Ils ne peuvent se battre entre eux comme Pierrouni le petit paysan et Jacques sans cau-

58. Gille, p. 259-260.

59. Jean Richepin, *Les Étapes d'un réfractaire*, Paris : Flammarion, 1880, p. 202.

60. *L'Enfant*, p. 809.

ser un scandale. Lorsque Jacques, fils de pion, fait tomber le petit Viltare, fils de professeur, Antoine Vingtras et son rejeton doivent faire des excuses imposées par le proviseur, qui doit «faire respecter la hiérarchie».

Les domestiques de ferme sont plus libres que les professeurs, non seulement par l'habit mais dans leurs rapports personnels. Ils ne sont pas rongés par la peur de leurs supérieurs :

Mais les grands domestiques aussi sont plus heureux que mon père !

Ils n'ont pas besoin de porter des gilets boutonnés jusqu'en haut pour couvrir une chemise de trois jours ! Ils n'ont pas peur de mon oncle Jean comme mon père a peur du proviseur<sup>61</sup>.

Aucun professeur n'est aussi beau et fort que ce laboureur, mari de la «tatan Mariou», comparé à un dieu des champs dans *l'Enfant*. Les enseignants étriqués dans leurs habits et dans leur âme n'ont certes pas l'allure saine et puissante de l'oncle Joseph, «paysan qui s'est fait ouvrier». Avec cet homme et ses compagnons de travail, l'enfant déclare : «Je m'ennuie beaucoup avec ces messieurs de la bachelierie, et je suis si heureux avec les menuisiers<sup>62</sup> !»

Faut-il voir cette phobie de l'enseignement comme la rébellion naturelle d'un enfant ayant trop sacrifié aux exigences des études ? Cette raison pèse sans doute un certain poids dans le cœur de Vallès, mais elle n'est pas la clé du problème. L'auteur sent ses racines ailleurs que dans le monde où il a été forcé de grandir. Il se sent destiné à une existence qu'il ne fera guère qu'entrevoir, car il passera sa vie à la ville et ne sera ni paysan ni ouvrier. L'enseignement, tout comme le gouvernement plus tard, représente ce qui l'empêche d'être lui-même et fait de lui un «prisonnier» comme les professeurs :

C'est bien du sang de village qui courait sous ma peau, gourmande de grand air et d'odeur de nature. C'est eux [les parents] pourtant qui voulurent faire de moi un monsieur et un prisonnier<sup>63</sup>.

Vallès ne réalisera pas son rêve de liberté dans toute sa profondeur. Il ne connaîtra cette liberté utopique que dans quelques brefs souvenirs d'enfance. Il se contentera d'exprimer son désir de l'«endosser» tout comme une blouse, symbole du peuple. C'est ce souhait qu'il exprime ainsi par la bouche du héros d'*Un gentilhomme* :

61. *Ibid.*, p. 810.

62. *Ibid.*, p. 780.

63. *Le Bachelier*, p. 344.



Vous ne sauriez croire quel bonheur j'éprouverais à passer un accoutrement de paysan ; il me semble que je serais plus libre<sup>64</sup>...

Ne pouvant vivre selon ses aspirations profondes, Vallès combattra toute sa vie ce qui l'en sépare : l'enseignement avec ses professeurs et ses études, puis le gouvernement, qui est le collègue de l'adulte. En prenant les armes dans la Commune, il ne fait que se lancer à l'assaut du lycée, cette « bastille à raser ». Voilà pourquoi il réserve aux enfants la dernière ligne de son article du *Cri du peuple*, publié le 28 mars 1871, et écrit pour célébrer l'avènement de la Commune : « Fils de désespéré, tu seras un homme libre. » Il aurait pu tout aussi bien dire : Fils de professeur.

64. Vallès, *Un Gentilhomme*, *ibid.*, I, p. 725.